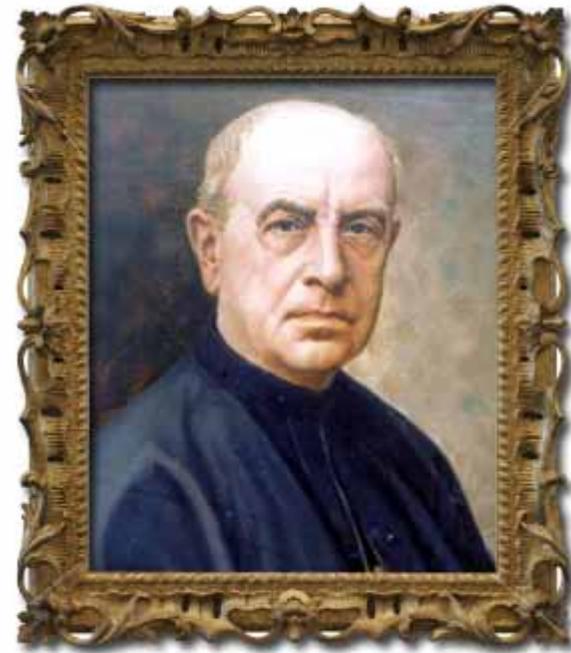




FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE DE PLOËRMEL



Frère Étienne BARBIER

Le Révérend Frère Étienne (Victor Barbier) né à Saint-Etienne-en-Coglès (Ille-et-Vilaine) le 3 novembre 1874, décédé le 15 avril 1948 à Ploërmel, à l'âge de 73 ans dont 58 passés dans l'Institut.

Le 3 novembre 1874 naît à Saint-Etienne en Coglès, à une douzaine de kilomètres au Nord-Ouest de Fougères (Ille-et-Vilaine) Victor-François Barbier au foyer d'une modeste famille d'agriculteurs. L'enfant bénéficie d'une éducation profondément chrétienne, tant à la maison où la maman caresse le rêve de voir son fils Victor devenir prêtre, qu'à l'école des Frères où il est inscrit l'année de ses 7 ans. Obéissant et discipliné, l'enfant vénérât ses éducateurs et il n'est pas surprenant qu'à la question impromptue du frère Zoël Litalien, son maître : "Voulez-vous être frère ?" il répond, sans hésitation "oui" et jamais celui-ci ne sera remis en question durant les 62 années qui suivront.

Le 20 octobre 1886, Monsieur Barbier conduit son fils au juvénat de Livré sur-Changeon, distant d'une vingtaine de kilomètres, et le confie au frère Juventin Simon directeur de l'établissement. Moins de deux ans plus tard, le jeune Victor arrive à Ploërmel - 21 août 1888 - çt fait prise d'habit le 19 mars 1890. Le frère Gatien-Marie Marquer, maître des novices, est un homme de grand coeur, mais "l'écorce est rude", toutefois le jeune novice n'est pas rebuté et il a même l'occasion d'apprécier sa délicate bonté. L'admiration et la confiance spontanée de l'adolescent pour ceux qui ont la charge de sa formation facilitent son entraînement à la vie religieuse et lui font écarter toute critique de l'autorité. Le 26 juillet 1891, le frère Etienne prononce ses premiers voeux et un mois après il prend la route de Guérande, son premier placement, qui d'ailleurs sera l'unique, comme professeur puis directeur.

Le frère Théogènes-Marie Martin, Supérieur de l'Ecole Saint-Jean-Baptiste, devient tout de suite le père spirituel du frêle petit frère dont on se demande s'il pourra s'imposer aux élèves tant il paraît chétif. A la surprise de ses collègues, le frère Etienne se voit confier des cours auprès des élèves les plus avancés et, du coup, le voilà abandonné à lui-même, seul durant le temps des récréations et promenades. Heureusement il trouve en son directeur le compagnon et l'ami dans ces moments de détente, jusqu'au jour où un nouveau confrère le prend en amitié et dissipe la tristesse refoulée du

jeune frère, lors de joyeuses promenades dans les marais salants ou les pinèdes.

Le frère Etienne s'est vite imposé aux élèves, comme en témoignent ces remarques d'un pensionnaire d'alors : "Il m'apparaissait comme un religieux modeste, tout à son devoir professionnel ; il ne s'arrêtait guère à causer sur la cour ; toutefois il s'intéressait beaucoup à ses élèves, mais se gardait de toute recherche de popularité. Nous constatons que son influence ne cessait de grandir".

En 1895, le frère Etienne passe le Conseil de révision, en espérant que sa constitution peu robuste lui vaudra l'exemption du service militaire. A sa surprise il est déclaré apte et il doit rejoindre la caserne "Latour-Maubourg" à Paris dans le service de l'intendance. Là encore le sens du devoir et le respect de l'autorité dictent sa conduite.

Dès sa libération, il rejoint Guérande et son poste d'enseignant, puis il se prépare au don définitif de la profession perpétuelle - 21 août 1899 - par une retraite de trois semaines à Lannion.

En 1903, l'épreuve de la sécularisation le frappe à Guérande. Les frères de l'école Saint-Jean-Baptiste quittent leur habit religieux mais demeurent en communauté sur place et continuent comme auparavant leur vie régulière. Suite à une dénonciation, le frère Etienne est poursuivi devant les tribunaux sous l'inculpation de "fausse sécularisation" mais quelque temps après, les magistrats de Saint-Nazaire l'acquittent. Ainsi lui sont épargnées les souffrances et l'inquiétude du lendemain que connaîtront tant de frères dispersés par la tourmente, cherchant une communauté ou une école, un emploi ou des moyens de subsistance.

Le 25 novembre 1904, le frère Théogènes-Marie meurt après 36 années de dévouement à la jeunesse guérandaise. Une semaine plus tard, le frère Etienne est nommé pour le remplacer à la direction de l'école Saint-Jean-Baptiste. Il ne connaît rien à l'administration et encore moins à la gestion. Les

premières années sont éprouvantes mais le courage ne faiblit pas. Devant les besoins d'enseignants chrétiens pour les écoles, le frère Etienne décide de préparer des jeunes gens à cette carrière ; ceux-ci sont admis d'abord comme pensionnaires dans l'établissement, puis à partir de 1910 comme externes car ils sont logés dans un foyer voisin qui leur est exclusivement réservé.

Pendant une dizaine d'années, le frère Etienne organise les études des futurs maîtres, de façon remarquable : le taux de réussite au Brevet en témoigne. Mais il s'intéresse encore plus à la formation pédagogique, insistant sur ses aspects pratiques, à la préparation d'éducateurs soucieux d'inculquer des valeurs morales et enfin à la formation chrétienne de maîtres qui annonceront Jésus-Christ. Causeries, leçons pratiques se multiplient et vont constituer l'essentiel du fonds dont le Supérieur Général tirera, plus tard, ses directives et conseils.

Toutefois un autre souci hante le directeur : proposer aux plus généreux de ses élèves un idéal plus élevé : la vocation de frère. Certains rejoindront le noviciat en Angleterre.

La guerre 14-18 interrompt l'activité professionnelle et apostolique du frère Etienne qui, dès le 6 août est incorporé. Il ne sera démobilisé qu'en février 1919. Son sens du devoir le fait apprécier de ses chefs et respecter de ses égaux ou subalternes, et son courage lors d'un violent bombardement à Sainte-Menehould lui vaut citation et avancement. Il est lieutenant en mai 1918 et, peu de temps avant de quitter l'armée, il écarte la proposition que lui fait son colonel, de continuer à y faire carrière. Il retrouve Guérande avec joie.

En fin juillet 1921, le frère Etienne participe au Chapitre Général à Southampton et, à sa grande surprise, il est élu Assistant du Révérend Frère Jean-Joseph. Ce dernier lui demande d'assumer en plus de cette fonction, celle de Visiteur du département de Loire-Atlantique, tout en s'occupant des maisons de formation en France et des livres classiques édités par la congrégation. Installé dans sa résidence de Nantes, le frère

Etienne doit faire face à de multiples difficultés de tous ordres, affronter des conflits parfois, soutenir et encourager mais aussi rappeler à l'ordre, travailler de concert avec les autorités ecclésiastiques. Son tempérament de chef s'affirme dans l'épreuve, même si certains jours, des défections le blessent. A Nantes, il fait ouvrir l'école Saint-Similien et à Chantenay, le pensionnat de l'Abbaye qu'il aurait souhaité voir reprendre la suite du célèbre établissement de Toutes-Aides avant 1903. Il visite fréquemment les maisons et conseille les frères *en* matière de pédagogie et d'éducation, prenant le temps de penser ou de se détendre dans les longues marches à pied qu'il affectionne.

Au début de 1933, le frère Etienne passe plusieurs mois au Canada où il visite les maisons, s'informe du pays et fait connaissance avec nombre de frères.

Du 6 au 7 août de cette année se tient à Bon-Secours (Jersey) le 12^e Chapitre au cours duquel le frère Etienne est élu Supérieur Général, fonction qu'il occupera pendant 13 ans.

Les six premières années de son généralat lui permettent de visiter au moins une partie des communautés, mais la seconde guerre mondiale réduira considérablement son action en dehors de la France.

Dès mars 1934, il se rend à Rome et est reçu en audience privée par S.S. Pie XI. Il profite de son séjour en cette ville pour présider la première réunion de nos anciens élèves prêtres ou religieux qui y résident.

En juillet, il fait bénir par Mgr Mignen, Archevêque de Rennes la nouvelle aile de la Maison Saint-Joseph de Jersey ; ainsi l'administration générale sera installée de façon fonctionnelle : bureau pour les frères Assistants, salle de Conseil, secrétariat, service d'archives. Le frère Donat Alphonse Caron devient le premier secrétaire général de l'Institut en 1936 et le frère Hubert Libert premier archiviste en 1940.

En 1936, le révérend frère Etienne, accompagné des frères Louis-

Arsène Bizeul et Célestin-Auguste Cavaleau, anciens provinciaux au Canada, préside les fêtes marquant le 50^e anniversaire de l'arrivée des frères en Amérique du Nord.

Le 27 octobre 1937, il fait une nouvelle visite à Rome et remet au Saint Père le montant de la collecte faite dans nos écoles pour les missions. Celle-ci, lancée en novembre 1936, avait pour but de marquer le centième anniversaire de l'activité missionnaire de la congrégation.

En juillet 1939, le révérend frère préside la retraite annuelle des frères d'Espagne ; depuis plusieurs années, cette dernière n'avait pu réunir tous les profès du district à cause de la guerre et de la mobilisation. Les frères apprécient la présence du Supérieur Général, au sortir de trois années de cauchemar et devant les perspectives de reconstruction à opérer.

Du 3 au 12 août 1939, le frère Etienne préside à Bon-Secours (Jersey) le 13^e Chapitre Général au cours duquel est élu Assistant, le premier frère canadien, frère Denis-Antoine Gélinas.

Le 4 avril 1940, à Bon-Secours (Jersey) il célèbre ses noces d'or de vie religieuse. Les circonstances ne permettent pas de leur donner l'éclat souhaité, cependant tous les districts s'y associent par la prière. Sur place, la communauté et les divers groupes donnent aux cérémonies et aux festivités la note d'intimité qui convient.

12 septembre 1940, le révérend frère Etienne quitte Jersey pour Ploërmel. Il rend visite aux cinq Evêques de Bretagne ainsi qu'à l'Archevêque de Paris, puis s'installe définitivement dans l'une des anciennes aumôneries de notre Maison-Mère, avec deux de ses Assistants, les frères Archange Penhoët et Louis-Arsène Bizeul.

Le 15 août 1942, le frère Etienne goûte l'une des plus grandes joies de sa vie en présidant à la Maison Mère, les cérémonies de prise d'habit et de profession ainsi que les fêtes jubilaires : six frères célèbrent leurs 50 ans, et quatre, dont le révérend frère Jean-Joseph, leurs 60 ans de vie religieuse. Ainsi

est renouée, au berceau même de la congrégation, la tradition interrompue depuis une quarantaine d'années.

Le 30 août 1945, il préside la fête du retour des anciens prisonniers de guerre : plus d'une centaine sont présents.

En février 1946, il entreprend son troisième voyage à Rome où il est reçu en audience privée par S.S. Pie XII le 26 du mois.

Le 23 juillet 1946, le révérend frère Etienne a la joie de voir la cause de notre vénérable Père progresser avec le succès de la Congrégation anté-préparatoire à la promulgation de l'héroïcité des vertus.

Enfin, du 5 au 10 août 1946, il préside le 14^e Chapitre Général à Ploërmel qui lui donne pour successeur le frère Gustave-Marie Hémery. Celui-ci lui demande d'accepter le poste de directeur principal d'Italie, et le frère Etienne gagne son poste au cours du mois de septembre. Son état de santé est loin d'être satisfaisant et son séjour à Rome ne fait qu'aggraver le mal dont il est atteint. Dès le mois d'octobre 1947 il est contraint de renoncer à ses fonctions et il entre à la clinique Saint-Jean à Ploërmel.

Le 15 avril 1948, il reçoit l'extrême-onction en pleine connaissance et s'éteint doucement. Ainsi s'achevait une vie toute donnée à Dieu.

Le révérend frère Etienne était un homme méthodique. Il a mis en place une administration centralisée - le conseil général traitait même des questions d'intérêt local - et organisée, les tâches étant réparties entre les frères assistants, le secrétaire général et l'archiviste.

C'était un pédagogue, il le montra à Guérande, puis comme Assistant, enfin comme Supérieur Général. En 1931, il avait donné une conférence sur le thème "Jean-Marie de la Mennais et les enfants", révélant ainsi qu'il se voulait le gardien des traditions d'enseignement propres à la congrégation. Dans cette perspective il instaura à Bon-Secours un musée pédagogique en 1936.

Pédagogie allait de pair avec éducation, pour le révérend frère Etienne, comme pour la tradition chrétienne d'ailleurs ; la formation de l'homme était inséparable de celle de chrétien, et la culture des vertus humaines ou civiques était liée à celle des vertus morales, voire théologiques. Toutefois, on peut regretter, dans ses écrits, un accent trop marqué sur l'aspect "préservation du péché" au détriment de l'éducation de la liberté et de l'éveil à la responsabilité qui ne vont pas sans ratés.

Le révérend frère Etienne fut un homme de fidélité. C'est un trait de son caractère que souligna le frère Archange Penhoët, lors de son jubilé de vie religieuse en 1940 : "Une vie sans faille, une intransigeante loyauté, une fidélité intégrale aux promesses faites". Ce souci de fidélité le fit insister sur le respect de la Règle à laquelle il ajouta le Coutumier en 1933, dans une volonté d'unité dans l'Institut. A ce sujet, le révérend Jean-Joseph s'est permis la remarque suivante : "Vous êtes l'ardent défenseur de la Règle, ceci ne veut point dire que vos prédécesseurs ne s'en soient point préoccupés, mais vous avez accentué la note et tiré le grand jeu".

Ces qualités avaient leur inévitable revers : la difficulté à comprendre les

faiblesses humaines, le bien-fondé d'aménagements exigés par des circonstances exceptionnelles comme la sécularisation ou la guerre, et une certaine rigidité envers ceux qui ne partageaient pas les mêmes vues. Ce fut la source de conflits douloureux notamment avec des jeunes frères refusant le S.T.O. (service du travail obligatoire) imposé par les autorités allemandes - et d'anciens prisonniers de guerre, restés fidèles à leur vocation malgré cinq années de captivité.

Ce faisant, le révérend frère Etienne ne s'inscrivait-il pas dans une certaine lignée de frères qui eurent, à un suprême degré, le sens du devoir, jusqu'à estomper les sentiments humains ? Peut-être aurait-il souscrit à ces lignes du frère Gatien-Marie, son ancien maître des novices qui écrivait dans son testament : "Mon coeur qui, tout en aimant beaucoup, n'a jamais su se rendre aimable, a quelquefois été bien affligé par certaines infidélités, mais a aussi goûté de bien douces joies dans la compagnie de mes frères".

Frère Jean Pelu et Chronique n° 174, juillet 1948